

qui eurent lieu depuis. Les trésors qu'elles procurèrent sont allés enrichir presque tous les musées ; Londres, Berlin, Munich en ont recueilli la plus belle part ; une foule de particuliers se sont mis à rivaliser avec les princes à qui formerait des collections de vases peints. Nous avons vu presque tous les états de l'Europe se disputer celle de M. Durand dont Paris, qui s'enorgueillissait de la posséder, et qui se flattait de la conserver tout entière, n'a gardé que le souvenir. On trouve peu de renseignements écrits sur l'origine des Etrusques ; aucun de leurs historiens n'est parvenu jusqu'à nous. La longue domination des Romains et les ravages du temps ont laissé à peine subsister quelques inscriptions à peu près indéchiffrables, puisque l'on ignore non seulement leur langue, mais encore un grand nombre de lettres de leur alphabet. Ce n'est donc qu'aux rares monuments échappés à la destruction, et à l'analogie qui peut exister entre eux et ceux des nations contemporaines, et surtout aux tombeaux ouverts dans les derniers temps, que la science est réduite à demander le secret d'une civilisation morte. Là, tout révèle dans le peuple qui l'avait créé un beau sentiment de la forme, la popularité du dessin et de la plastique, la recherche ou plutôt l'habitude d'une élégance sobre et de bon goût ; les vases destinés aux usages les plus vulgaires sont ornés de l'image des Dieux et des Héros qu'ils rappellent sans cesse au souvenir du peuple. L'histoire, la religion, les mœurs d'une nation sur laquelle ont passé deux ères de barbarie, et qui, pis est, deux ères de civilisation, peuvent être reconstruites à l'aide de ces vestiges précieux ; et tel vase, où se préparait il y a deux mille ans les aliments d'une pauvre famille étrusque, prend aujourd'hui dans nos musées une grande importance. Les monuments de notre époque, laquelle ne révèle aucune individualité nationale, n'auront dans deux mille ans l'intérêt d'un vase étrusque.